

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°73 – février-mars 2018

Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

« La société qui frayait chez le « Grand’Croix » [Gottlob Friedrich Wilhelm von Hardenberg (1728-1800), un oncle paternel de Novalis], libre en ses propos et en ses gestes, était un exemple dangereux pour un esprit vif, pour une imagination ardente et prompt à l’imitation. La riche bibliothèque du vieux célibataire contenait sans doute plus d’un livre que de jeunes mains ne devaient pas atteindre. On jugea prudent d’éloigner l’adolescent, âgé de quinze ans à présent, et de lui faire donner au gymnase d’Eisleben une éducation mieux contrôlée ».

Émile Spenlé, *Novalis*, Paris 1903.



L'entrée du Gymnasium d'Eisleben en 2017

**DOCUMENTS LITTÉRAIRES
ET TÉMOIGNAGES****VERS NOVALIS**

... Si Dieu a pu devenir homme, il peut également devenir pierre, plante, animal et élément, et peut-être existe-t-il de cette manière une continuelle rédemption dans la nature (III, 29, *passim*).

Vers la fin de sa vie, quand Novalis se découvre en Bœhme, il en apprend peut-être à concevoir Dieu comme l'abîme primordial, rien que silence et repos sans fin. Le voici aux sources mêmes de l'universelle manifestation. Dieu, dit Bœhme, veut se manifester intégralement. Or, la loi suprême qui régit les choses divines et humaines, c'est que toute révélation exige une opposition. Comme la lumière n'est visible que réfléchi par un corps obscur, ainsi une chose quelconque ne se pose qu'en s'opposant à son contraire. Ce qui ne rencontre pas d'obstacle va toujours devant soi et jamais ne rentre en soi, jamais n'existe pour soi... Dieu forme le monde pour se manifester d'une manière sensible. La nature est de l'essence de Dieu, mais Dieu est indépendant de la nature¹...

Un progrès dans la manifestation de Dieu le fait évoluer et se construire, tantôt Dieu-Un qui devient Dieu-Tout, tantôt Dieu manifesté par la Conscience morale, manifestée à son tour par la vie-universelle.

La maladie d'Amiel, le purisme de la perfection, quand il se retourne contre le fini et l'imparfait, une doctrine de la magie en préserve (III, 39). Le mage pourrait-il sans se contredire ajourner à un autre monde, l'accomplissement de sa destinée ? Le souhait de tout posséder à la fois, dès maintenant, la magie nous met à même de le réaliser. Ici-bas est le salut ou nulle part. Que l'homme devienne un auto-instrument parfait et intégral, et l'âge d'or régnera... Le monde des esprits nous est, en fait, déjà ouvert, il est

¹ V. Boutroux, *Études d'histoire de la philosophie*.

toujours manifeste. Si nous devenions tout à coup assez élastiques, nous nous verrions au milieu des esprits (II, 198).

*

A la lumière du symbolisme universel, qu'est-ce qu'un symbole ? En allemand, le mot symbole (Sinnbild) est lui-même symbolique, remarque Novalis. Il signifie image à laquelle est attaché un sens et, acception plus magique, une image-sens, une image-organe, une image apte à rendre visible l'invisible : un symbole est une révélation sensible, une manifestation organique appropriée de l'esprit en liberté. Sa double fonction est alors de figurer et d'animer (III, 215).

Si le mot symbole est symbolique en allemand, il l'est encore plus en français. Son étymologie signifie : rapprochement. Ce terme a d'abord désigné l'objet coupé en deux, dont deux hôtes conservaient chacun une moitié qu'ils transmettaient à leurs enfants ; ces deux moitiés *rapprochées* servaient à faire reconnaître les porteurs et à prouver les relations d'hospitalité contractées originellement. Comment ne pas songer à l'unité originelle de l'esprit, à la suite d'on ne sait quel vice originel coupée en deux, le Moi et le non-Moi, le Sujet et l'Objet, le Moi et le Toi, l'Âme et le Corps, et à la nécessité de rapprocher ces moitiés, en dépit de leur originelle unité arbitrairement scindées, pour animer le visible et figurer l'invisible ? Le symbole ne résulte donc pas d'un rapprochement factice entre termes indépendants, mais tout au contraire d'un rapprochement naturel entre termes facticement disjoints, d'une sympathie magique entre signe et chose signifiée. En ce sens Novalis a pu même dire qu'une image n'est pas une allégorie, n'est pas le symbole d'une chose étrangère, mais le symbole d'elle-même (III, 182). Et Schelling reprendra ce paradoxe : l'image n'est pas destinée à signifier autre chose qu'elle-même.

Le symbole est la manifestation de l'infini dans le fini. Il y a dans l'esprit en liberté un infini qui brise les cadres du réel où on pourrait le croire fixé et emprisonné. Infinir et non pas définir caractérise son inspiration. Le talent, juxtalinéaire, compare terme à terme et définit : chaque chose lui est unique. Le génie, symbolique, infini : tout lui est un. Le symbole n'affecte pas directement, il provoque à la liberté, à la « légèreté d'esprit », à ce que Fichte appelait l'agilité intelligente : point d'attachement qui le retienne à un seul objet, mais une disponibilité ouverte de tous côtés aux incitations (II, 300). Tout ce qui sépare, tout ce qui fixe contredit à sa nature musicale. Quand Novalis écrit : « Une proposition

générale, indéterminée, a quelque chose de musical, elle suscite des imaginations philosophiques sans exprimer aucune orientation précise, ni aucune idée philosophique individuelle », on pense tout de suite au protéique symbole, qui, au lieu de traduire une pensée déterminée, transmet une idée inépuisable. Une idée : dans la terminologie de Kant, le trait essentiel des idées de la raison c'est qu'aucun objet sensible ne peut les représenter adéquatement ; quant à leur pendant, les idées esthétiques, elles font penser à tout et à rien, elles provoquent le libre jeu de l'esprit, qui s'entretient et même se renforce de lui-même, elles ouvrent des perspectives à perte de vue. Novalis fait sien cet usage du mot. Parfois, pour suggérer cette stimulante inadéquation des symboles aux idées, il distingue entre les énigmes, à N solutions, et les problèmes, à solution unique. Un symbole exprime donc l'esprit en liberté au cœur des choses, il faut toujours en revenir là, et, par suite, comme l'esprit ne peut jamais se manifester intégralement au moyen du fini, l'universel mystère. Dépayser et inciter sont alors sa double fonction.

Le miracle est à la religion ce que le symbole est à l'art. Le visible visibilité de l'invisible, l'événement irréductible à ses seules conditions physiques, un autre monde perçu ici-bas, un acte « transmondain » dont nous prenons connaissance, qu'est-ce donc sinon l'universel miracle ?

Cet acte « transmondain » répond à l'état « transnaturel » de l'homme. M. Blondel et à sa suite quelques philosophes et théologiens ont proposé d'acclimater le mot « transnaturel » pour représenter le caractère de l'homme et de sa destinée selon la conception chrétienne. Ce terme exprimerait le caractère instable d'un être qui, n'ayant plus ou n'ayant pas encore la vie surnaturelle à laquelle il était appelé ou à laquelle il est rappelé, est comme *traversé* de stimulations en rapport avec cette vocation même, et qui, après la perte du don initial, ne retombe pas dans une nature étale, mais garde le stigmate d'un point d'insertion préparé et comme une aptitude à recevoir la restitution dont il a besoin pour ne pas rester en deçà de sa destinée réelle et obligatoire². Cette restitution, Novalis ne l'attendrait pas du concours de Dieu. Par la volonté magique, l'homme dispose ici-bas de la grâce et du salut. L'idéalisme magique consiste justement à susciter le véritable Moi jusqu'à l'Esprit absolu (cette exaltation est même l'unique devoir moral). Le miracle est partout où s'exerce l'action de l'esprit en liberté.

[A suivre]

² A. Lalande, *Vocabulaire de philosophie*.

La France a besoin, avant tout, d'un ordre européen. Épris de raison et de logique, l'esprit français, nourri de fortes disciplines du droit commun, de l'Église catholique et du cartésianisme classique, ne supporte de vivre ni dans la contradiction ni dans l'incertitude ; essentiellement constructeur, il travaille à édifier solide et saine la maison européenne où son destin l'oblige à vivre avec d'autres, ses voisins. La France, depuis qu'elle est une nation, a toujours pratiqué une politique continentale, dont le premier objet est de garantir sa sécurité et dont elle cherche – parce qu'elle a l'esprit de généralisation et le goût de l'apostolat – à étendre le bienfait à toutes les nations du continent. Sa passion pour l'ordre aboutit à une politique raisonnée et constructive, à un « système continental ».

L'Anglais, au contraire, habite sa maison à lui, son « home », son île ; « chaque Anglais est une île », a dit le poète Novalis.

24 septembre 1924

NOVALIS
OU LE MESSAGE DU POÈTE :
 RENDRE A L'HOMME SA NOBLESSE PRIMITIVE
 par Roger GILBERT-LECOMTE et Arthur ADAMOV

Novalis fut un être étrange au double aspect tour à tour radieux et tourmenté.

Ce qui frappe d'abord en lui c'est le rêve d'innocence presque totalement délié de l'humain, la vie plutôt d'un génie de contes arabes que d'un homme. Il semble avoir frôlé la terre à peine, il ne fut jamais souillé par la boue humaine. Novalis a passé dans la vie comme un enfant radieux, le visage illuminé d'un sourire vague de bonheur illimité et céleste.

Et pourtant Novalis n'a rien du poète qui se laisse bercer par son rêve. S'il fut toute sa vie un rêveur, il sut être en même temps –

et c'est ce qui rend son cas presque miraculeux – un investigateur terriblement lucide et cruel de tous les abîmes de l'esprit humain. Ce rêveur est terriblement éveillé. Son regard fixe le problème sans repos, sans défaillance, jusqu'à le transpercer. Son intelligence brasse, fond, distille, arrache, sépare, amalgame à nouveau, mêle tous les éléments de la nature afin de les transmuier en un grand bloc unique. L'intérieur de sa tête est le théâtre et le laboratoire du « Grand Œuvre » de la connaissance.

Rares sont les hommes comme Novalis qui voient la nécessité de vastes systèmes englobant toute multiplicité, toute diversité dans une hiérarchie montante vers l'unique.

« J'ai fait l'intéressante découverte de la religion de l'univers visible... l'univers est un grand organisme... l'esprit anime toutes choses et oriente la nature et l'homme vers un même destin : le retour progressif vers Dieu. »

Novalis sent vivre en lui le grand mystère de la réintégration. Il croit au triomphe de l'unique dans le temps et dans l'éternité.

« A la fin le genre humain tout entier aura le sens de la poésie. Nouvel âge d'or. Hommes, bêtes, plantes, pierres, astres, flammes, sons et couleurs doivent agir et parler les uns aux autres comme une seule famille. »

Il sait que le devoir le plus urgent de la pensée vivante d'aujourd'hui est de créer une vaste synthèse des révélations primitives, des mythes de toutes les religions. Il rêve d'une nouvelle mythologie où l'antique et la chrétienne fusionneraient :

« ... Établissement du monde de la féerie. Réconciliation de la religion chrétienne avec le paganisme. La Bible et la Mythologie sont des astres dont l'orbite est le même. »

La philosophie de Novalis, sa conception pan-animiste du monde est magnifiée par un don de vision poétique plus rare encore que le vaste esprit de système propre aux métaphysiciens.

Car plus rare et plus nécessaire encore sont, à côté des vrais philosophes, les vrais poètes, c'est-à-dire ceux qui sont capables de rendre sang et vie aux concepts abstraits.

Novalis a le don poétique par excellence, c'est-à-dire celui d'établir un rapport nouveau, nécessaire, immédiat et fulgurant entre deux réalités jusqu'alors considérées comme les plus éloignées :

« Le sein est la poitrine élevée à l'état de mystère.

« Un homme mort est un homme élevé à l'état de mystère.

« La vie est une maladie, un acte passionné.

« Tolérance et cosmopolitisme des fleurs, effort des animaux vers la théocratie individuelle. »

*

Novalis a sacrifié de gaieté de cœur toute sa vie à ce qu'on peut appeler le démon de la connaissance. Il est évident qu'essentiellement doué et capable d'efforts de tension d'esprit prodigieux, il atteint à des régions de l'esprit inaccessibles aux autres, à des domaines inexplorés, des zones interdites, et arrache des découvertes au cœur de l'ombre obscure du monde.

Mais ces démarches de l'esprit ne suffisent nullement à le caractériser.

Tentons une définition qui apparaît comme la seule justifiant son cas étrange. Elle juxtapose deux termes contradictoires : expérience innée.

Des premiers balbutiements à la dernière ligne tracée par sa plume, toute l'œuvre de Novalis, tous les actes de sa vie, sont dirigés, sous-entendus, polarisés par une révélation unique et indicible, une vérité inconnue qui lui était propre, une évidence qu'il était le seul à saisir et qui faisait que seul contre tous, il élaborait un système du monde, une poétique, une œuvre totale en opposition flagrante à toutes les tendances de la « philosophie des lumières ». Tout se passe comme si tout ce qu'il avait à dire eût pu tenir en un seul mot à la limite des possibilités de l'esprit : le verbe imprononçable de la langue des anges, ou d'entités supérieures aux êtres humains. Faute de retrouver ce mot perdu, perpétuellement fuyant, entr'aperçu dans la brisure d'un éclair puis oublié juste à la limite dans le rappel vrillant de la paramnésie, toute son existence se consume à cerner de plus en plus près ce centre mystérieux, à l'attaquer de partout à la fois en partant des points de l'esprit les plus divers pour toujours revenir instinctivement à la recherche unique de la vérité : le point où rêve et réalité, abstrait et concret, haut et bas, extérieur et intérieur, coïncident.

Et c'est ainsi que tous les modes d'expression divers, à toutes les phases de l'histoire de l'esprit humain, quelques hommes dits

mystiques ont soutenu contre tous avec héroïsme (parfois jusqu'à la mort comme Giordano Bruno) la même révélation de l'unité qui les isolait des hommes, des religions, des universités.

Ils parlent avec un tel ton d'évidence persuasive qu'au-delà de tout rayonnement il faut admettre qu'ils possèdent un sens que les autres n'ont pas.

Dès l'enfance, ils affirment avec une certitude tranquille l'insuffisance et l'esprit d'erreur tout ce qui leur enseigné.

« Il est étrange que l'homme intérieur n'ait été considéré que d'une manière si misérable et qu'on en ait traité si stupidement. La soi-disant psychologie est aussi une de ces larves qui ont usurpé dans le sanctuaire la place réservée aux images véritables des dieux. »

Le message de Novalis en révolte contre la connaissance purement arbitraire et ne s'adressant qu'aux rapports extérieurs entre les objets du monde, ce message réside essentiellement dans le besoin d'un retour de la conscience et de la connaissance vers l'intérieur de l'homme et par conséquent vers l'intérieur de la nature, le couronnement de cette connaissance aboutissant à une nouvelle morale, à un nouveau sens de la vie et de la liberté conçu comme le nécessaire et inéluctable amour des lois éternelles de l'antique fatalité.

« Qu'est-ce que la nature ? Un index alphabétique et systématique ou un plan de notre esprit ? Pourquoi nous contenterions-nous du simple catalogue de nos trésors ? Examinons-les, travaillons-les et utilisons-les. La fatalité qui nous opprime c'est la pesanteur de notre esprit. En élargissant, en développant notre activité, nous nous transformerons nous-mêmes en fatalité. Tout semble descendre sur nous parce que nous ne mentons pas. Nous sommes négatifs parce que nous le voulons. Plus nous devenons positifs, plus le monde devient négatif autour de nous jusqu'à ce qu'il n'y ait plus à la fin de négation, mais que nous soyons tout en tout... Dieu veut des dieux. »

*

En dépit de « leur étendue, de leur immensité » et de « la solennité tranquille qui règne en eux », les Hymnes à la nuit ne constituent pas à notre sens le sommet de l'œuvre de Novalis. Nous leur préférons, d'une part, un texte très bref, mais d'une pureté bouleversante, un de ces textes essentiels, où les limites des

possibilités de l'esprit humain sont remises en jeu : « les Disciples à Saïs ». D'autre part, ces Fragments philosophiques, « atomes de pensée », peut-être poussières, mais poussières de diamants.

Mais souvent les goûts profonds d'un auteur servent à le définir et surtout à le faire aimer bien mieux que ses idées les plus essentielles.

Il demeure évident et inévitable désormais qu'on ne peut parler de Novalis sans penser à la nuit. Novalis est avant tout le poète de la nuit, de toutes les nuits, non point seulement du noir, de la nuit physique, de la nuit des corps, mais aussi de la nuit obscure de l'âme, des ténèbres de l'être, de la grande nuit des métamorphoses, de l'immense mer mystérieuse où l'amour mêle, lie, confond et anéantit toutes formes à la fois.

Novalis savait que tout ce qui en l'homme vaut la peine de vivre tend vers un seul but inéluctable et monotone : passer outre aux frontières personnelles, jaillir hors de la gangue des corps séparés. Que l'âme humaine aille se jeter, s'anéantir dans l'abîme profond de la nuit primitive, comme au sein des tempêtes du cœur l'amant rêve de se perdre à jamais dans l'océan d'amour où règne l'être aimé.

Car le profond amour a la même saveur que la mort et, comme elle, fait toujours penser à la nuit.

Novalis est peut-être celui qui a vécu avec le plus de sincérité l'unité de l'amour humain et de l'amour divin.

« Qu'est-ce que la religion si ce n'est une entente de deux cœurs aimants, une éternelle union. Lorsque deux sont ensemble, Il est au milieu d'eux. »

Car le mystère de la séparation originelle, pierre d'achoppement, point obscur de toutes les métaphysiques, cette borne où vient buter l'esprit humain aucune puissance de l'intellect ne peut en venir à bout. Il ne peut être vaincu que par l'amour. Et Novalis l'a mieux que personne senti et fait sentir.

Il a compris que l'essence de l'amour n'est pas l'union réalisée, bonheur statique incompréhensible. L'amour n'unit pas, il réunit dans un divin état de reconnaissance ce qui a été à l'origine cruellement séparé, retranché, coupé en deux, sans jamais oublier le déchirant souvenir de l'unité perdue.

Et il nous semble que la vie se plie à la pensée obsédante du poète et non l'inverse. Ainsi le grand événement de la vie, par ailleurs calme et sans ride de Novalis, fut son amour pour Sophie von Kuhn, enfant de quinze ans.

Mystérieusement, à des siècles de distance devait renaître le drame de Dante et de Béatrice. Dans les deux cas, c'est le drame du poète visionnaire, pris d'un amour mystique pour une vierge enfant que la mort lui arrache prématurément.

La vie et l'œuvre de Novalis resplendissent d'une unité royale. Ses goûts et ses idées, sa vie et son œuvre, forment une constellation spirituelle unique où chaque incident, chaque détail, chaque particularité, reflètent la même intense vision intérieure, soleil du cœur. Son amour de la nuit, de la mort, de l'infini, de la couleur bleue, ses recherches étranges, aux confins de l'alchimie et des sciences naturelles, le ton nostalgique et majestueux de son style, ses hymnes, dressent une architecture, une structure de cristal dont la splendeur multiple est faite de myriades de reflets de facettes identiques qui toutes transforment en arc-en-ciel la lumière du soleil, la grande blancheur unique.

LES MINNESINGER.

**Minne ist aller tugende hort,
One Minne wirdet niemer herze rehte frô**

WALTHER DE VOGELWEIDE,

*L'amour est le trésor de toutes les vertus.
Sans l'amour jamais le cœur ne sera parfaitement content.*

M*inne* est un vieux mot allemand qui signifie amour. Les troubadours de la Provence s'appelaient les hommes du *gai savoir* ; les poètes de la Souabe ne sont connus que sous le nom de chantres d'amour. La différence des deux poésies est indiquée par ces deux dénominations : la première est joyeuse et légère, souvent caustique ; parfois licencieuse ; la seconde est timide et rêveuse, chaste dans ses amours ; ferme dans ses croyances, plus

portée à la plainte qu'au blâme. La muse du midi est une jeune fille à l'œil noir au regard ardent, qui se couronne de myrtes et de pampres, et s'endort avec volupté sous les citronniers en fleurs. Les regrets du passé la préoccupent peu ; le voile qui lui cache l'avenir ne lui donne nulle inquiétude ; elle regarde son beau ciel sans nuage, ses coteaux couverts de vignes, ses larges plaines chargées de fruits, et elle salue chaque jour nouveau comme un jour de bonheur ; elle a confiance en elle ; elle est forte et hardie. Si on l'irrite, elle se lève avec fierté et combat avec énergie ; si la douleur s'empare d'elle, c'est une douleur puissante qu'elle s'efforce de vaincre ; puis elle efface la trace de ses pleurs, elle reprend sa légère insouciance, et sourit à ses rêves, et joue avec sa lyre.

La muse du nord a le regard sérieux, le front pensif ; elle entremêle, à ses tresses de cheveux blonds, les *myosotis* qui lui disent : Souviens-toi. Rarement elle arrête sa pensée sur le présent : l'heure qui fuit lui semble belle, l'heure qui vient la trouble ou l'effraie. Tous ses rêves s'égarerent entre ces deux phases de la vie : avenir et passé. Elle regrette ou elle espère ; mais l'instant où elle devrait être heureuse lui échappe ; elle s'avance avec de vagues appréhensions et des désirs sans fin ; il y a dans sa nature un caractère maladif et un essor grandiose ; elle se sent mal à l'aise dans la foule, mais elle trouve dans la solitude d'admirables révélations ; la vie de ce monde l'attriste et la fatigue, mais elle porte ses regards au-delà ; incertaine et timide, pour se soutenir, elle a besoin de foi ; elle invoque l'appui des êtres qui l'entourent ; elle s'attache à Dieu et au bonheur qu'il lui promet ; sa parole est douce, mais triste ; un douloureux pressentiment la suit jusque dans ses élans de joie ; une larme brille à ses longs cils ; une larme tombe sur les cordes qu'elle fait vibrer.

Telle a presque toujours été la poésie allemande ; telle était celle des minnesingers.

C'était au XII^e siècle, sous la domination des Hohenstaufen : l'Allemagne, long-temps désolée par l'anarchie, venait de reprendre une sorte d'unité. Les nobles se courbaient devant un même sceptre ; le peuple essayait de marcher vers un même but. A cette époque, les grands seigneurs, subjugués par des lois sévères, se rallient à des idées d'ordre et de pacification ; les bourgeois sentent leur force, et réclament leurs privilèges ; l'industrie se développe ; la Hans se forme ; la Hans, cette puissante association de villes marchandes, qui a fait peur aux rois. La science sort des cloîtres et se répand parmi la foule ; les croisades emmènent, sous le ciel d'Orient, tous ces hommes du nord qui ne demandaient qu'à sortir de leur pays, et à s'en aller au loin contempler de nouveaux lieux, rassembler de nouveaux faits. Les peuples se mêlent et s'éclairent

l'un par l'autre ; ils échangent leurs traditions, leurs découvertes, leurs poèmes ; les croisés partent comme des athlètes religieux, et s'en reviennent comme des apôtres de poésie ; ils racontent à leur retour, la légende qu'ils ont apprise ; ils répètent les chants qu'ils ont composés ou entendus ; ils jettent au milieu des vieilles chroniques du nord, les belles et riantes images du midi. Une impulsion puissante entraîne la société ; une nouvelle vie circule dans ses veines ; une nouvelle ère lui apparaît ; la chevalerie courtoise et galante règne dans les cours ; l'érudition dans les couvents et les églises, la poésie partout. Les princes l'aiment et la protègent ; le peuple l'accueille avec enthousiasme. Le minnesinger est à la fois le poète des princes et du peuple ; il visite les châteaux ; il s'arrête dans les villages ; il assiste aux tournois chevaleresques et aux fêtes populaires ; il s'en va de province en province, et de toutes parts, on entend retentir ses chants d'amour et de religion. C'est une époque de régénération pour l'Allemagne ; c'est le printemps de sa vie intellectuelle. La société est jeune, ardente, pleine de foi ; elle s'éveille, comme l'enfant, au murmure des paroles harmonieuses qui lui charment l'oreille ; puis elle chante elle-même et s'écoute chanter.

Jamais la poésie n'a eu un tel succès ; jamais aussi elle n'a été plus suave, plus riche, plus abondante.

Le minnesinger a le sentiment de l'art et de la forme. Il travaille ses vers, il module ses strophes. Il avait emprunté plusieurs mesures métriques aux troubadours ; mais il en a inventé de nouvelles, et quand on parcourt les recueils des vieux poètes souabes, publié par Bodmer³, on est étonné de la quantité de rythmes auxquels ils ont eu recours pour encadrer leur pensée. Mais, dans ces vers artistement faits, on entrevoit aucune gêne, aucun effort. Le vers se scande comme de lui-même, les mots s'enchaînent naturellement l'un à l'autre. Le dialecte dont se servaient les minnesingers, le dialecte souabe, était souple, facile, commode, et ils avaient souvent recours aux licences poétiques. Les règles de versification n'étaient pas encore fixées. Le poète guidé par son instinct musical, cherchait sa mesure, son rythme. Pour rendre ses vers plus harmonieux, il ne craignait pas de contracter deux syllabes, de supprimer ou d'ajouter une lettre, et quand il avait achevé le contour de ses périodes, le moule de sa strophe, ce rythme nouveau lui appartenait, il l'employait habituellement ; et les autres poètes n'osaient s'en emparer.

³ [Johann Jakob Bodmer, écrivain et traducteur suisse (1698-1783). On lui doit effectivement une anthologie des poètes souabes du XIII^e siècle, Zurich, 1748, et plusieurs recueils dédiés aux œuvres des minnesangers].

Le grand mobile de toutes ses poésies, c'est l'amour, mais un amour chaste et dévoué. Certes, ce n'est pas là qu'il faudrait chercher des chants de volupté comme on en trouve dans les poésies du midi ; ou des conseils de galanterie comme le troubadour [Amanieu] Des Escas en donnait à une damoiselle. Un des athlètes de la Wartburg, Henri d'Ofterdingen dit, en faisant l'éloge de Léopold d'Autriche : « les femmes sont le miroir de son cœur, » et cette pensée un peu recherchée était applicable à tous les poètes de son temps.

Le minnesinger est en adoration perpétuelle devant la femme. Il l'embellit, il l'idéalise. Il lui rapporte toutes ses pensées. Il la chante sur tous les tons. Mais il l'aime avec crainte et pudeur. Il désire et se tait ; il souffre, et se résigne. Son amour est plus fort que toutes les souffrances ; car il croit et il espère. Le sentiment religieux élève son âme, soutient sa force. Il n'arrête point tous ses désirs sur cette vie de quelques heures. Il songe au temps où il se réunira à celle qu'il aime pour ne plus la quitter. Ainsi la femme est pour lui l'objet d'un culte profond. Quand il parle d'elle, il la nomme la *chaste*, la *douce* et il tombe à genoux, et il tremble en la regardant.

Henri de Morunge dit qu'il ne peut pas exprimer à la jeune fille qu'il s'est choisie combien il l'aime. Il reste muet devant elle, se jette à ses pieds et la contemple.

« Je joins les mains, dit Henri de Veldeck, je m'agenouille devant elle, et je la prie de me consoler, comme Iseult consolait Tristan. Je la prie de dissiper mes craintes par son sourire, de m'arracher à ma souffrance, elle qui est douce, elle que j'aime. »

Burkart de Hohenfels compare sa maîtresse au soleil qui efface par sa vive lumière la clarté des étoiles, comme elle efface par sa beauté celle des autres femmes.

Reinmar de Brennenberg appelle la sienne son aurore, sa lumière du jour, son soleil, son chant d'oiseau, son mois de mai. Elle est si belle, dit-il, qu'elle pourrait embellir trente contrées. Son aspect seul rajeunit. Celui qu'elle aimera n'aura jamais de rides, et jamais de cheveux blancs.

Un autre minnesinger, Wachsmuth de Mulnhausen, parle de celle qu'il aime avec plus d'enthousiasme encore : « Ses cheveux sont longs et bouclés, son cou blanc comme la neige, son corps d'une grâce parfaite. Il n'y a pas au monde une plus belle femme. J'aimerais autant être auprès d'elle que d'être auprès de Dieu en Paradis. »

Walther de Vogelweide bénit comme Pétrarque le jour où il a connu sa bien-aimée, et les souffrances que lui a causées l'amour.

Henri de Rispach, surnommé le vertueux écrivain, se compare au rossignol qui chante sans que la forêt le remercie. Il a chanté sans cesse une douce jeune fille, et jamais il ne l'a émue.

Winli⁴ a tracé ce portrait de la femme qu'il aimait : « Elle est plus chaste qu'un enfant de sept ans. Son âme est si douce que jamais la colère n'y est entrée. Celui qui l'aperçoit le matin, sera heureux tout le jour⁵. Mais elle est plus dangereuse par tous ces dons charmants que l'homme le plus fort, ne l'est par sa force. Sur son beau front blanc, on voit briller deux yeux noirs comme ceux du faucon. Heureux l'amant qui pourrait s'y mirer ! Des sourcils noirs les recouvrent, et au-dessous, on aperçoit ses joues fraîches et roses. Ses mains sont d'une forme parfaite. Elles ont fermé le paradis d'amour. Personne n'a encore obtenu aucun aveu d'elle. Ses bras sont blancs et personne ne s'y est encore reposé. Sa petite bouche est si tendre qu'il n'en sort que de douces paroles. Là où elle va, toutes les rigueurs de l'hiver cessent ; là où elle va, l'amour éloigne la souffrance. Oh ! mon Dieu, si elle pouvait me donner le trésor d'amour qu'elle a si dignement gardé ; je pourrais, à ce prix, vieillir dans une prison, vivre de pain et d'eau pendant trente ans. »

Hadloub⁶ écrit cette élégie qui rappelle vingt beaux vers d'André Chénier⁷ : « Je l'ai vue caresser un enfant, elle le pressait contre son cœur, et moi je la regardais avec des pensées d'amour. Elle prit sa petite tête entre ses mains blanches, elle approcha ses joues des siennes. O malheur ! elle l'embrassa.

L'enfant fit comme j'aurais fait ; il l'enlaça aussi dans ses bras ; il semblait comprendre son bonheur, il était fier et joyeux. Je le contemplais avec envie, et je me disais : Oh ! que ne suis-je cet enfant pour la voir aussi répondre à mon amour !

Et quand l'enfant la quitta, moi je m'approchai de lui, je posais mes mains sur son front comme elle y avait posé les siennes et je l'embrassai là où elle l'avait embrassé. Ce baiser m'alla jusqu'au cœur. »

Il y a dans le recueil des minnesingers une certaine série de chansons spéciales. On les appelle *wächter-lieder*. C'est toujours le même thème brodé sur le même canevas ; mais les détails en sont variés à l'infini. Un chevalier entre la nuit dans le château habité par

⁴ [Minnesinger d'origine suisse (Saint-Gall), vers 1250.]

⁵ Nos poètes dramatiques n'écrivent pas avec tant de simplicité et de précision. Voici la traduction en vers modernes de cette laconique pensée du XIII^e siècle :

Quand cet astre à mes yeux luit dans le matin,
Mon cœur devient serein pour toute la journée.

⁶ [Johans Hadloub, un autre minnesinger originaire de Suisse (Zurich), de la première moitié du XIV^e siècle].

⁷ J'étais un faible enfant qu'elle était grande et belle.

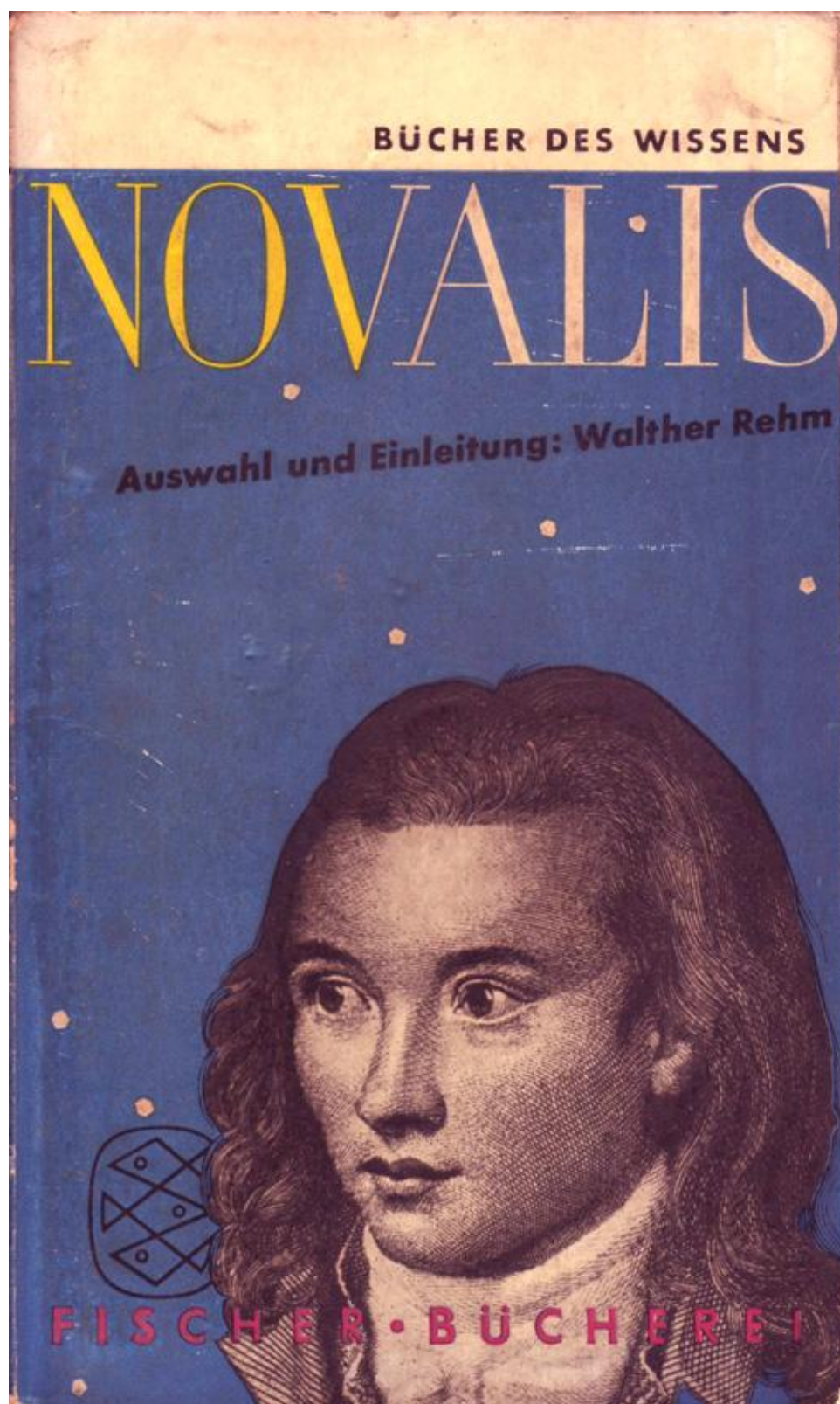
sa maîtresse. Le gardien reste à la porte en sentinelle, pour surveiller les jaloux, pour prévenir les dangers. Quand l'aube du jour commence à poindre, il appelle les deux amants, et leur dit qu'il est temps de se séparer. Le chevalier résiste ; il voudrait rester encore ; il pense que le gardien se trompe ; que la nuit n'est pas achevée. Enfin il cède, et s'éloigne à regret. C'est l'admirable dialogue de Roméo avec son faux espoir et ses adieux.

Wilt thou be gone ? It is not yet near day.
It was the nightingale, and not the lark.

D'autres chants sont plus tristes, c'est quand le poète part pour la croisade, quand il quitte pour long-temps, pour toujours peut-être, sa bien-aimée. Le sentiment du devoir le maîtrise ; l'idée qu'il va combattre pour la vraie foi lui donne un noble orgueil. Mais les souffrances de l'amour le trahissent. S'il part, il salue avec un regret amer, les lieux où il a vécu, la jeune fille à laquelle il a voué son amour. S'il est loin, il se retourne comme un exilé du côté de la terre natale, il se souvient des jours d'autrefois, des douces heures qui sont passées. Une larme roule sous ses paupières, un accent de douleur se mêle à ses chants de victoire.

Au beau milieu de ces rêves d'amour, de ces pensées de deuil, le poète ne se concentre pas en lui-même. Il a besoin de s'épancher et il s'adresse à tout ce qui l'entoure. Il a un culte sincère pour la nature, comme pour la femme. Il contemple, avec une surprise d'enfant, l'œuvre de Dieu dans le mouvement des astres, dans la structure des plantes. Il s'associe à tout ce qui se meut auprès de lui. Il prend pitié du brin d'herbe courbé par l'orage, et de la fleur des champs moissonnée par la faucille. Quand le printemps reparait il s'en va dans le vallon, et chante les belles matinées, les bois qui reverdissent, le ciel qui s'épure. Quand l'hiver est venu, il se retire dans la solitude et regarde avec tristesse les nuages amoncelés à l'horizon les plaines couvertes de neige. Il est panthéiste, par instinct, par entraînement, non point par système et par réflexion. Il y a une alliance mystérieuse entre lui et la nature extérieure. Quand il s'égaré dans les champs, il croit comprendre le murmure des lacs, le soupir des bois, le langage des oiseaux. Seul au sommet des montagnes, au milieu des plaines, il ne sent pas sa solitude, il en appelle aux rochers, aux arbustes, qui l'entourent, il leur dit ses douleurs, il leur confie ses espérances, et la nature morte avec laquelle il s'entretient semble trouver une voix pour lui répondre.

[*A suivre*]



Ein Bild unter Glas, ein altes Porträt...
Ina Seidel, 1940

Sommaire des numéros 67 à 72 (février 2017-janvier 2018)

Février-mars 2017 - au sommaire du **numéro 67** : **Documents littéraires et témoignages** : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis » (suite), *Revue Germanique*, 1905. Louis Ducros, « Le romantisme allemand » (suite), *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, 1885. Jacques Têtevuide, C.R. du *Novalis* de Henri Lichtenberger, *Cahiers alsaciens/Elsässer Hefte*, 1912. Sommaire des numéros 61 à 66 (février 2016-janvier 2017). **NOVALIS 2008** : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-16.

Avril-mai 2017 - au sommaire du **numéro 68** : **Documents littéraires et témoignages** : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis » (suite et fin), *Revue Germanique*, 1905. Louis Ducros, « Le romantisme allemand » (suite), *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, 1885. Chronique allemande, « Novalis », *Bibliothèque universelle et Revue suisse*, juillet 1911. **NOVALIS 2008** : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-16.

Juin-juillet 2017 - au sommaire du **numéro 69** : **Documents littéraires et témoignages** : Louis Ducros, « Le romantisme allemand » (suite), *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, 1885. Claude-Louis Estève, « Vers Novalis », *Revue d'histoire de la philosophie*, 4/1930. Ernest Seillière, « Les romantiques allemands », *Journal des Débats*, 29 janvier 1933. **NOVALIS 2008** : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-16.

Août-septembre 2017 - au sommaire du **numéro 70** : **Document biographique** : Novalis-Wanderweg, à ARTERN (Thuringe). **Documents littéraires et témoignages** : Louis Ducros, « Le romantisme allemand » (suite et fin), *Annales de la Faculté des Lettres de Bordeaux*, 1885. Claude-Louis Estève, « Vers Novalis » (suite), *Revue d'histoire de la philosophie*, 4/1930. « Poèmes de Novalis », traduits par Jean Ricci et Fernand Marc, *Comœdia*, 6 novembre 1943. **NOVALIS 2008** : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-16.

Octobre-novembre 2017 - au sommaire du **numéro 71** : **Document biographique** : Novalis-Museum, à Oberwietierstedt (Saxe-Anhalt), 26 septembre 2017. **Documents littéraires et témoignages** : Ernest Seillière, « Aux origines du mysticisme romantique », *Journal des Débats*, 8 mai 1912. Claude-Louis Estève, « Vers Novalis » (suite), *Revue d'histoire de la philosophie*, 4/1930. Julien Benda, « Esthétiques d'outre-Rhin », *Le Figaro*, 16 avril 1917. **NOVALIS 2008** : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-16.

Décembre 2017-janvier 2018 - au sommaire du **numéro 72** : **Document biographique** : Un monument élevé à la mémoire de Novalis, à ARTERN (Thuringe). **Documents littéraires et témoignages** : Claude-Louis Estève, « Vers Novalis » (suite), *Revue d'histoire de la philosophie*, 4/1930. Henri Lichtenberg, « Le romantisme », *Les Cahiers de Radio-Paris*, 15 janvier 1932. « La poésie allemande », nouvelle traduction de l'*Hymne II* de Novalis, *Comœdia*, 2 octobre 1943. **NOVALIS 2008** : Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.

NOVALIS 2008 - Réception de Novalis en France

- 1 : Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.
- 2 : Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.
- 3 : Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.
- 4 : Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.
- 5 : « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.
- 6 : [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.
- 7 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.
- 8 : Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.
- 9 : [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.
- 10 : Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.
- 11 : Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.
- 12 : Saint-Marc Girardin, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.
- 13 : Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.
- 14 : Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.
- 15 : Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.
- 16 : Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.
- 17 : Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.
- 18 Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.
- 19 : Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.
- 20 : Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.
- 21 : Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.
- 22 : Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.
- 23 : Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.
- 24 : Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.
- 25 : Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.
- 26 : Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.
- 27 : Tancrede de Visan, « Novalis et le romantisme allemand », *Revue bleue*, 1909.
- 28 : Henri Lichtenberger, « La religion de Novalis », *Revue de l'enseignement des langues vivantes*, 1911.
- 29 : Richard-Otto Spazier, « Novalis et les romantiques allemands », *La Nouvelle Minerve*, 1^{er} octobre 1837.

SOMMAIRE**Documents biographiques**

- Le gymnasium d'Eisleben (Saxe-Anhalt).

Documents littéraires et témoignages

- Claude Estève, « Vers Novalis » (suite), *Revue d'histoire de la philosophie*, 4/1930.
- Roger Gilbert-Lecomte et Arthur Adamov, « Novalis ou le message du poète : rendre à l'homme sa noblesse primitive », *Comœdia*, 15 août 1942.
- Xavier Marmier, « Les Minnesinger », *Revue de Paris*, tome 40, 1837.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-18.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*
Responsable : Jean Moncelon
Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés
2006-2018